

HANOKH LEVIN

Les 20 ans de la disparition de Hanokh Levin nous invitent à nous retourner sur 18 ans d'édition d'une œuvre foisonnante et géniale qui a exploré avec un égal bonheur tous les genres dramatiques – cabaret, comédie, pièce politique, drame, pièce mythologique, tragédie... Des textes qui nous font rire, pleurer, trembler d'effroi, de colère ou d'apitoiement, mais qui toujours nous ramènent à notre humaine condition, à nos contradictions et à nos faiblesses. Une œuvre universelle et vivante qui a été montée par de multiples metteur·se·s en scène et dont se sont emparées plusieurs générations d'acteur·rice·s, grâce au travail de traduction et de diffusion entrepris il y a plus de 20 ans par Laurence Sendrowicz, puis Jacqueline Carnaud, avec le soutien de la Maison Antoine Vitez. Et dire que Levin la pensait intransposable en dehors du contexte israélien... comme quoi, tout le monde peut se tromper.

Ce numéro est dédié à la mémoire de Jacques Nichet, premier metteur en scène de Levin en France. ●

Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·e·s lecteur·rice·s, auteur·rice·s, comédien·ne·s, metteur·se·s en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment. Thème d'Aparté n° 6 (novembre 2019) : les lieux. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).

Merci aux ami·e·s de ce billet : Laurence, Michael, Nurit, Pierre, Zoé.

Au sommaire de ce billet

page 2

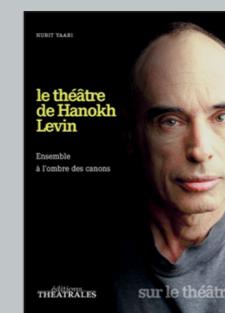
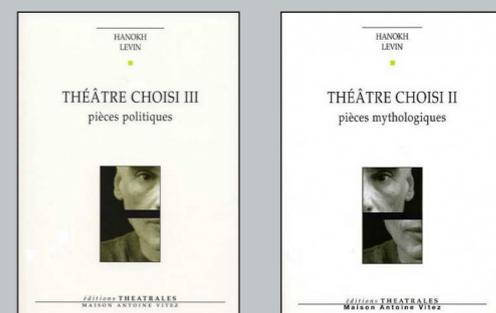
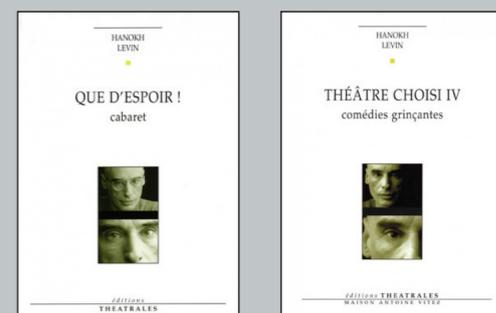
- L'Alpha et l'Oméga. *Que d'espoir !*, par Pierre Banos, éditeur
- Le vaudeville réinventé. *Funérailles d'hiver*, in *Théâtre choisi IV*, par Michael Delaunoy, metteur en scène

page 3

- Des *Troyennes* aux *Femmes de Troie* : l'Antiquité, le présent et l'histoire. *Les Femmes de Troie*, in *Théâtre choisi III*, par Zoé Schweitzer, universitaire, spécialiste du théâtre
- Interroger la vie et affronter la mort. *Ceux qui marchent dans l'obscurité*, in *Théâtre choisi II*, par Laurence Sendrowicz, traductrice

page 4

- Le texte et la scène. *Le Théâtre de Hanokh Levin*, extrait, de Nurit Yaari, professeure et directrice du département d'études théâtrales à l'université de Tel-Aviv
- Revue de presse pour aller plus loin





L'Alpha et l'Oméga

Que d'espoir! Cabaret, 2007
Pierre Banos, éditeur

Le théâtre de Levin est fascinant d'universalité. Universelles, nombre de ses situations le sont : l'être humain face à l'amour, à la maladie, à la mort... Universel et mordant est son humour aussi, et ce malgré le fait qu'il écrivait dans un contexte politique et historique précis, à destination d'un public précis. En effet, quel peuple ne connaît pas la guerre et son inversion de la chronologie des morts, les jeunes mourant avant les vieux? Car si en 1970, quand Levin écrit son spectacle *Reine de la salle de bains*, Israël est en pleine Guerre d'usure, qui, dans la France alors en paix, ne ressent pas de la honte et de la compassion en lisant les paroles de sa chanson « Lettre d'un soldat à son père » qui en est extraite?

« [...] Cher papa

Quand tu seras debout au-dessus de ma tombe
Vieux fatigué solitaire

Que tu verras mon corps se recouvrir de terre
Papa, demande-moi pardon »

Ici, Levin creuse (sans mauvais jeu de mots) la thématique de la mort. Et il se fait à la fois tendre pour cette jeunesse sacrifiée, et cruel pour ces générations guerrières qui fournissent de la chair à canons.

Il savait aussi être irrévérencieux, provocateur à l'endroit de la religion, comme dans cette courte « Genèse » issue de *Scier ma femme en deux, je peux le faire aussi* :

« [...] Et au sixième jour, Dieu se leva et poussa un grand cri : "Ou bien je suis Dieu ou bien je ne suis pas Dieu – que la lumière soit, merde !" Et une toute petite lumière s'alluma à la fenêtre d'un immeuble et un homme en pyjama se pencha vers l'extérieur et dit : "Qui est-ce qui nous réveille au beau milieu de la nuit en criant qu'il est le bon Dieu?" »

Deux facettes de l'œuvre de Levin publiées dans le recueil de cabaret *Que d'espoir!*, qui compte tellement de textes (de ses sketches à ses pièces, en passant par ses chansons et ses poèmes) comme pour autant de partitions passionnantes à lire et à jouer. Pour un dramaturge qui a embrassé le début et la fin de nos existences, faisant de sa propre vie un théâtre. ●



Le vaudeville réinventé

Funérailles d'hiver in Théâtre choisi IV, 2006

Michael Delaunoy, metteur en scène

Des cabarets satiriques des débuts aux grandes formes épiques de la fin, le théâtre de Levin n'a cessé de se réinventer avec une audace créatrice rageuse et libératoire. Sourd à tous les conformismes, mais non aux grandes voix qui l'ont précédé, Levin l'anthropophage a malaxé à belles dents la grande tradition occidentale du théâtre jusqu'à lui faire rendre tout son jus. Loin de jouer les épigones érudits, le dramaturge israélien a produit une œuvre unique, qui s'impose avec le recul comme une des plus marquantes du vingtième siècle. Une œuvre à la

musique inimitable dont on reconnaît le compositeur après quelques mesures à peine.

Dans *Funérailles d'hiver*, c'est la tradition du vaudeville que Levin réinvente. La structure de la pièce n'est pas sans évoquer *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche. Là où le chef d'œuvre du vaudevilliste français montrait une noce lancée dans une course folle à la poursuite d'un homme lui-même à la poursuite d'un chapeau, la farce burlesque de Levin montre un homme poursuivant follement une noce, elle-même à la poursuite... de quoi? D'un mariage sur l'autel duquel tout sera sacrifié avec une férocité sanglante. Mais qui s'avérera au final aussi dérisoire que le chapeau de Labiche.

Tout ça pour ça ?

© Cosimo Terlizzi, *Funérailles d'hiver*
Mise en scène Michael Delaunoy



Loin de tourner à vide, la *vis comica* est ici au service d'une fable aux résonances bien plus profondes qu'il n'y paraît, tout à la fois archaïque et moderne. Archaïque, car elle met aux prises, dans un combat sans merci, deux des rites qui fondent l'humanité : le mariage et la cérémonie funéraire. Moderne, car l'opposition pulsion de vie/pulsion de mort s'y trouve renversée. Ce à quoi nous assistons, c'est à la fuite en avant d'une société vouée au culte de la jeunesse

éternelle, du consumérisme débridé, tournant le dos à toute forme de solidarité. Une société bâtie sur la négation du déclin, de la maladie, de la mort, qui sont pourtant le lot commun de notre humaine condition. Une société bâtie sur du sable, égoïste et mortifère. ●



Des Troyennes aux Femmes de Troie : l'Antiquité, le présent et

l'histoire

Les Femmes de Troie in Théâtre choisi III, 2004

Zoé Schweitzer, maîtresse de conférences en littérature comparée

Femmes de Troie, écrite en 1984, n'est pas une énième adaptation d'un sujet mythologique mais une réécriture engagée qui renoue avec le geste inaugural d'Euripide et le prolonge. Hanokh Levin ne se contente pas, en effet, d'une vague actualisation qui donnerait à la tragédie antique une couleur contemporaine, mais propose une œuvre originale. Comme chez Euripide, on entend et on voit la victoire des Grecs et les Troyennes vaincues, mais les uns et les autres ont changé et là réside la puissance politique et l'efficacité scénique, indissociables, de ces *Femmes de Troie*. Les sacrifices demandés par les vainqueurs n'ont plus rien de légitime ni d'héroïque : Astyanax est un enfant dont les supplications déchirent le cœur du spectateur, Polyxène est attaquée sur l'autel même où elle consent à sa mort par des soldats ivres de sexe

et de violence qui massacrent une jeune femme courageuse. Les vainqueurs ne sont plus des héros mais des barbares et les lois de la guerre caractérisent de façon impropre des pratiques cruelles et sauvages que rien ne légitime. Les femmes aussi peuvent être cruelles dans cette vision actuelle et sans concession des conflits : c'est Hélène qui réclame pour esclave la digne Hécube martyrisée qui n'a d'autre possibilité qu'une amnésie subite et radicale.

Hanokh Levin n'écrit pas une pièce sur une aire géographique particulière ou sur un conflit singulier, mais propose une vision à la fois puissante, lyrique et désenchantée de la guerre et de l'humanité. Le détour par l'antique n'a donc rien de gratuit, il est la condition même d'un regard lucide sur le présent et une invitation adressée aux spectateurs à un regard critique, distancié et sans complaisance sur leur époque et ses impostures. ●



© Thérèse Gacon

Interroger la vie et affronter la mort

Ceux qui marchent dans l'obscurité, in Théâtre choisi II, 2001

Laurence Sendrowicz, traductrice et comédienne

Ils sont un, puis deux, puis trois, puis quatre et cinq, puis neuf, puis quatorze, puis des cohortes de vivants, de morts, de pensées. Ils marchent dans une nuit noire, encadrés par Dieu et le Récitant, l'un étant tout aussi impuissant que l'autre à changer le cours des choses.

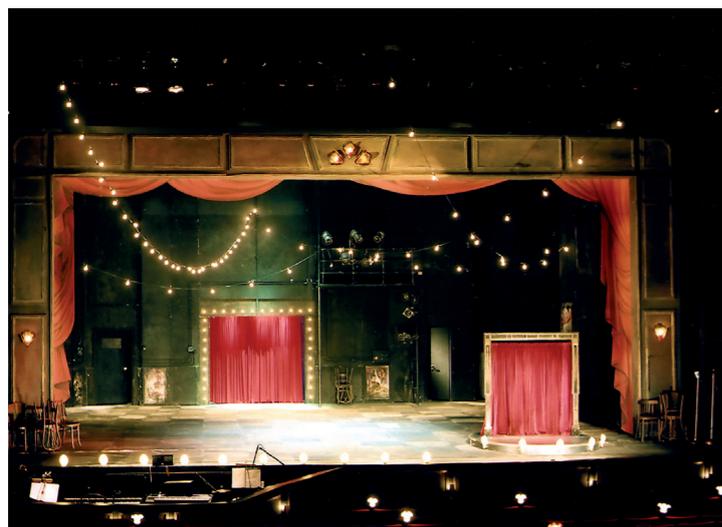
Mais peut-être est-il seul, cet homme qui se lève et vient de faire un pas, non sur la lune mais sur le sol de sa chambre, cet homme qui ressemble diablement à *L'Homme qui marche* de Giacommetti, à la fois en mouvement et arrêté pour l'éternité, réduit à son essence pure, presque rien et toute l'émotion du monde résumée en quelques lignes.

Notre homme qui marche porte une valise. Il traverse une nuit, avance là où l'on ne voit rien donc là où l'on ne sait rien. Serait-ce la partie la plus innocente de sa vie qu'il traverse, celle où l'on peut encore rire et s'amuser – l'enfance ? Celle où l'on peut encore se rêver agent secret ou grand baiseur devant l'éternel ? L'homme qui se lève dans la première scène passera par toute une série d'épreuves avant de se coucher dans la dernière scène, peut-être prêt, enfin, à devenir adulte, c'est-à-dire orphelin. Là est bien toute la magie de l'univers créé par Levin, pour qui le temps sur scène se joue dans une dimension autre. L'homme se lève en pleine nuit non pas pour suivre son destin mais pour faire un pas. Que de chemin parcouru dans ce pas, que de modestie intériorisée, depuis Yaacobi (*Yaacobi et Leidental*, 1972) qui ouvre la pièce en clamant que la vie l'appelle ! Un pas, encore un pas, et voilà déjà une première rencontre, un premier choix lévinien : remettre aux calendes grecques (Celui-qui-attend), puis un deuxième, non moins lévinien : fuir (Celui-qui-se dérobe).

Ainsi, dans cette « Fantaisie nocturne », l'auteur reconstruit son trio, ultime variation (la pièce est montée en 1998, il meurt en 1999) de ces personnages qui ne cessent d'interroger la vie au lieu de la vivre, de se fourvoyer en mauvaises réponses

au lieu de foncer en avant. Il lance ces trois êtres qui n'en font qu'un dans une épopée unique en son genre : non pas affronter des sirènes et des dragons, mais leurs pensées et leurs morts. Levin atteint là le summum de son écriture, ce point de grâce où se forme une extraordinaire alchimie entre comédie et drame, humour provocateur et lyrisme douloureux. Toute la singularité de sa langue se trouve agencée dans ce texte de pure poésie et aboutit à la tragédie contemporaine qu'il cherche à inventer depuis son entrée en théâtre.

Au cours de ce voyage initiatique, Celui-qui-marche marche vers... il ne sait quoi. Mais s'il se retournait, il verrait ses morts se disputer en vain pour le repos éternel, ses pensées incapables de s'élever au-dessus de la ceinture. Il saurait aussi que Dieu n'est peut-être rien d'autre que celui capable, quand on lui pose une question embarrassante, de faire passer un train afin que le vacarme couvre sa réponse. Ce qu'il entendrait, en revanche, c'est le désespoir des agonisants, surtout les mots de celle dont il faut se séparer pour devenir un homme : la mère. Mais ceci est, nous l'assure Levin, une autre histoire... ●



© Pessi Girsch, *Ceux qui marchent dans l'obscurité*
Mise en scène Hanokh Levin, 1998



Le texte et la scène

Extrait de *Le Théâtre de Hanokh Levin. Ensemble à l'ombre des canons*, de Nurit Yaari, 2008

Nurit Yaari, professeure et directrice du département d'études théâtrales de l'université de Tel-Aviv

Les textes de Levin sont un défi constant pour le metteur en scène et les créateurs qui travaillent avec lui. « Plus le texte est poétique plus on peut intensifier sa dimension visuelle ; c'est la tension entre ce qui est dit, ce qui est montré sur scène et ce qui est perçu par le public, qui donne naissance à l'émotion théâtrale », affirme le scénographe Roni Toren.

Levin auteur dramatique indique dans ses didascalies le cadre de l'action : lieu, temps, protagonistes de la scène, mouvements et gestes des personnages, entrées et sorties de scène. Il indique aussi le rythme de la scène par des « pauses », par des mouvements comme « Angel Samuelov guide l'âme dans son envol », par l'emploi de l'aparté dans le jeu des acteurs (« à lui-même », « à elle-même ») et par l'état physique (« Leidental a un doigt bandé ») ou émotionnel des personnages (« il s'effondre », « elle se met à pleurer »).

En revanche, en tant que metteur en scène, Levin n'utilise pas ses propres didascalies. Dans ses mises en scène, les indications : « Rue. Soir. Yaacobi. », « Balcon de la maison de Leidental. Soir. Yaacobi et Leidental. », ou « Chambre à coucher de Chahach et Yaacobi. Soir. Chahach

en chemise de nuit et Yaacobi. », ne sont pas reproduites sur scène et n'impliquent pas un style réaliste. Levin choisit de monter la pièce sur une scène dépouillée. Cette liberté, très caractéristique de son travail, se retrouve dans tous ses spectacles. Elle souligne le fait que pour lui la pièce et le spectacle sont deux créations autonomes : l'une destinée à l'avenir, l'autre, éphémère, destinée à ses contemporains. ●

Revue de presse

- *Douce vengeance* : « une vision, effrayante et drolatique, d'une petite société condamnée à tourner dans son bocal »
G. David, *La Terrasse*, avril 2008
- *L'enfant rêve* : « nul doute que *L'enfant rêve* porte directement les marques de cette histoire d'extermination, d'exil et de refuge. Mais, comme toutes les grandes pièces – c'en est une –, elle excède très largement ce cadre, notamment parce qu'elle ne se départira pas de son étrangeté initiale, qui voit les repères habituels de temps, de lieu et même de personnages brouillés comme dans la vie psychique. Et parce que sa dimension mythologique tire et tisse les multiples fils de nos mémoires »
F. Darge, *Le Monde*, mars 2006
- *Les Insatiables* : « une pièce méchante, chantante, joyeuse et accablante qui nous titille plutôt joyeusement à l'endroit de nos médiocrités »
L. Cazaux, *Le Matricule des anges*, octobre 2009

- *Kroum l'ectoplasme* : « Kroum l'ectoplasme est un personnage qui a depuis longtemps échappé à son auteur pour devenir un être à part, indépendant et toujours entreprenant »
A. Héliot, *Le Figaro*, janvier 2018
- *Meurtre* : « *Meurtre* constitue ce que Levin appelait un "spectacle de sang", pour nous écœurer, jusqu'à la vomir, de la violence du monde »
L. Cazaux, *Le Matricule des anges*, juin 2004
- *Parce que, moi aussi, je suis un être humain* : « l'auteur nous plonge avec son humour incomparable dans un bain bouillonnant de personnages progressant vers le bout de leur humanité »
Cahiers de théâtre Jeu, avril 2016
- *Les Pleurnicheurs* : « Si l'auteur revisite les mythes fondateurs de la culture occidentale, c'est pour les mettre en abîme avec la quotidienneté d'existences prosaïques faites de petites choses qui finissent parfois, dans des circonstances particulières comme la maladie ou l'agonie, par envahir la totalité de l'espace et du temps »
R. Sabra, *Activart 2*, mai 2013
- *La Putain de l'Ohio* : « des répliques taillées à la hache, des héros à la fois attachants et monstrueux, la crudité d'un ton sans concession, le tout macéré dans un humour au vitriol, il s'agit là de l'inimitable style de Hanokh Levin »
S. Amghar, *Theatres.com*, novembre 2012
- *Que d'espoir !* : « une langue ciselée, incisive et provocante pour mettre à distance l'existence dans laquelle nous sommes chacun et collectivement empêtrés »
Sceneweb, novembre 2014
- *Requiem* : « exit le macabre et les effusions mélancoliques, *Requiem* est un appel au repos, une entrée dans la mort à la fois poétique et baroque. Trois courts écrits de Tchekhov servent de portes d'entrée à cette fiction philosophique »
Szenik.eu, mai 2015
- *Shitz* : « on reste longtemps froid jusqu'à ce que Hanokh Levin nous prenne à revers. À ce moment-là, on est sous le coup, estomaqué par l'intelligence dramatique de cette œuvre »
A. Demidoff, *Le Temps*, février 2014
- *Le Soldat ventre-creux* : « Hanokh Levin revisite, après Plaute et Molière, le thème d'Amphitryon, personnage floué, spolié, humilié. Mais ici plus de Dieu au-dessus de la mêlée, qui règle tout. C'est la résonance avec l'histoire qui intéresse l'auteur »
M. Rousselet, *Snes-Edu*, septembre 2013
- *Les Souffrances de Job* : « quelquefois, on rit de la naïveté de Job. Ça ne dure pas. L'auteur suit fidèlement, très longuement, le récit biblique, puis il continue l'escalade non pas du côté du silence de Dieu, mais du côté de la dialectique de l'horreur chez les hommes »
C. Friedel, *Le Théâtre du blog*, juin 2010
- *Sur les valises* : « cette comédie qui n'est pas toujours gaie mais souvent drôle décrit une communauté d'êtres aux vies incertaines qui enterrent leurs rêves »
Sceneweb, juin 2019
- *Tout le monde veut vivre* : « Levin a écrit une farce aux allures de *commedia dell'arte* »
M. Voiturier, *Rue du théâtre*, janvier 2012
- *Une laborieuse entreprise* : « Hanokh Levin, c'est aussi sombre que Bergman, mais souvent beaucoup, beaucoup plus rigolo. Plus universel aussi »
L. Plas, *Les Trois Coups*, novembre 2012
- *Vie et mort de H., pique-assiette et souffredouleur* : « ce titre est à la mesure du théâtre d'Hanokh Levin : drôle, cruel et politiquement incorrect »
M. Maalouf, *RFI*, janvier 2017
- *Yaacobi et Leidental* : « un style incisif, acerbe et parfois violent [...], il lève le voile sur les petites gens, confrontés à leur incapacité d'être heureux »
B. Deslot, *Un fauteuil pour l'orchestre*, janvier 2010
- *Yakich et Poupatchée* : « évidemment le sujet provocateur porte un propos très grave ; mais on peut faire confiance à Levin pour sonder l'âme humaine sur le mode de la blague. Hanokh Levin est pire que Woody Allen, il ne voit aucune issue au désespoir de notre condition depuis qu'on a quitté le paradis perdu de l'enfance »
C. Denailles, *WebThéâtre*, mai 2011